

Notes du mont Royal

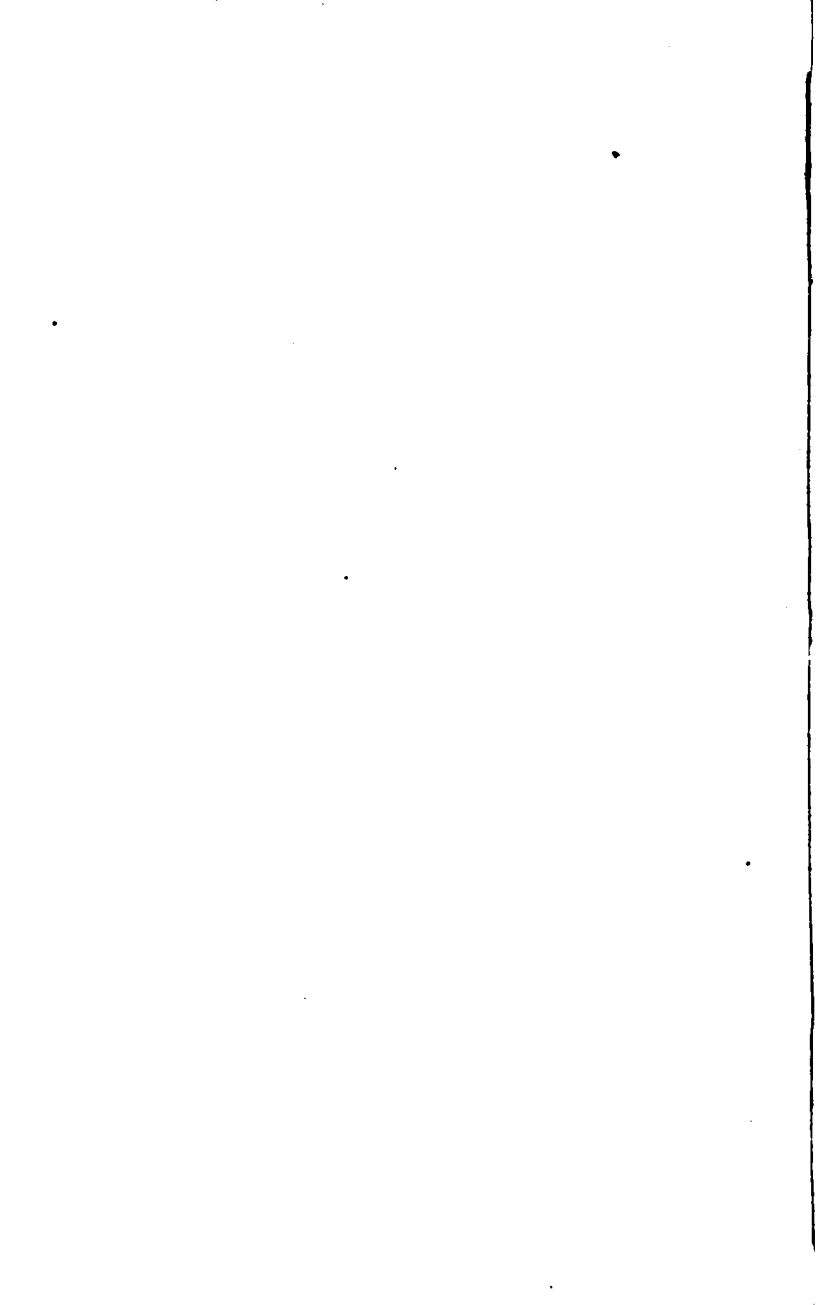
www.notesdumontroyal.com

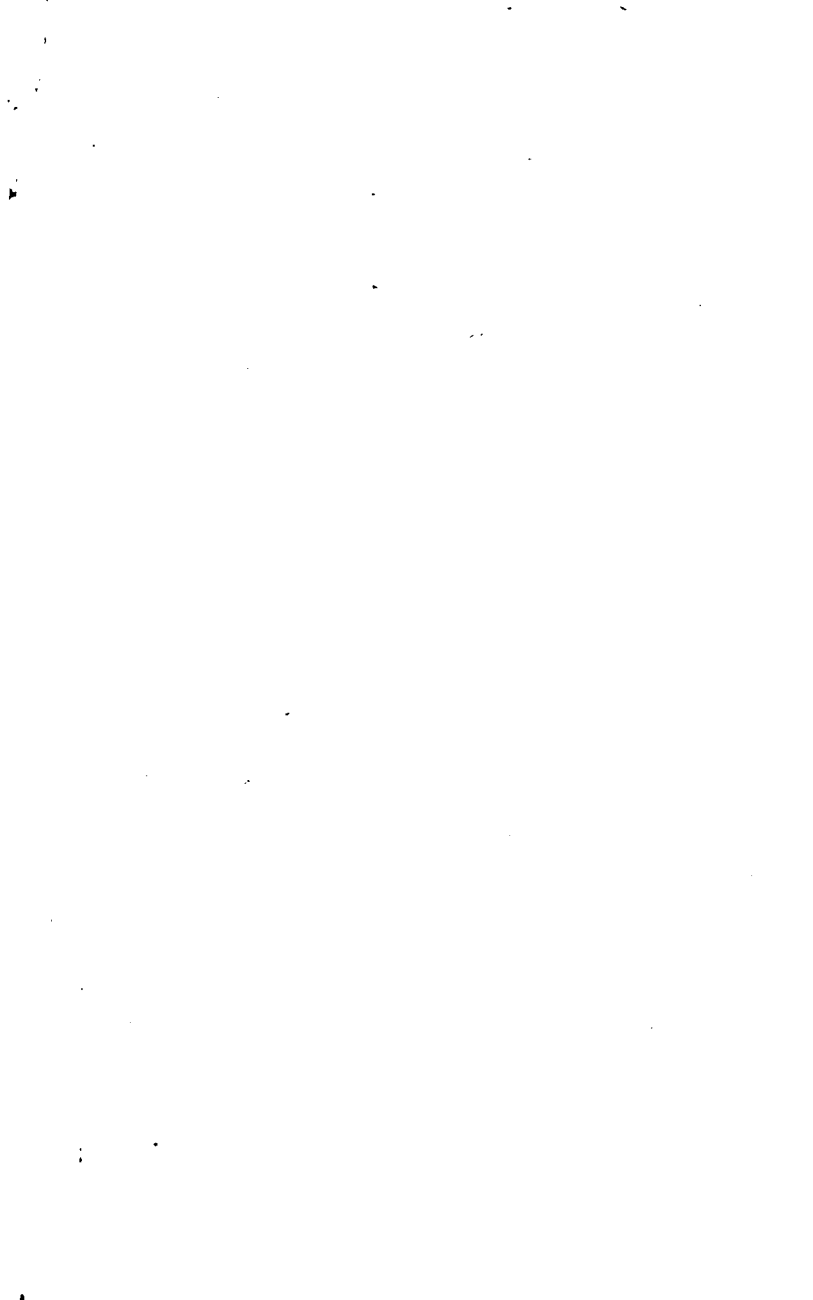
Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

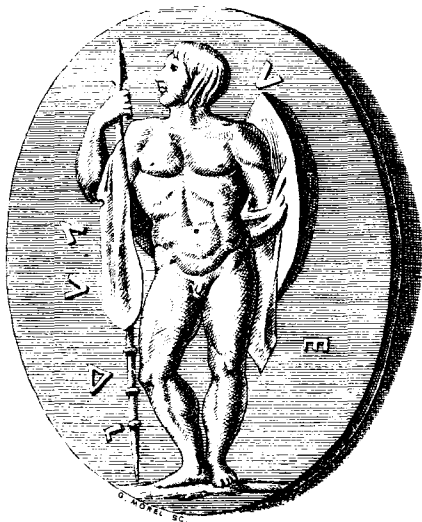
SOURCE DES IMAGES
Google Livres

TYRTÉE

TRADUCTION NOUVELLE







6
A. PROFILLET (DE MUSSY)

TYRTÉE
TRADUCTION NOUVELLE

TEXTE ET PRÉFACE DE KLOTZ

AVEC GRAVURE A L'EAU FORTE, D'APRÈS L'ANTIQUÉ, PAR G. MOREL

ὦ Τυρταίε, ποιητὰ θεϊότατε.

PLATON.

Τυρταῖος ἀγαθὸς νέων ψυχᾶς κακκωνῆν.

LÉONIDAS.



PARIS

A. GHIO, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Palais-Royal, Galerie d'Orléans

1879

108, 111, 31.

A VICTOR HUGO

Sept. 20.



IL y a quelques années, publiant un vieux manuscrit de Bourdaloue, retrouvé dans la poudre de la Bibliothèque publique d'Alençon, l'auteur parlait de la destinée incomplète de certains écrivains illustres, mais trop peu lus, laissant après eux des œuvres que peu connaissent et un nom que tous répètent.

Tel est Tyrnée. A cela il y a deux causes. La première faute est au temps. *Tempus edax*, dit le vieil adage. Le temps est un rongeur aveugle et stupide. Il a épargné les œuvres du versificateur

alexandrin Lycophron ; il a non moins pieusement respecté celles du grammairien-poète Tzetzès, son commentateur ; et de Ménandre, en échange, il ne nous a laissé que quelques fragments. Tyrtée a été moins maltraité ; mais des cinq livres de poésies que possédaient sous son nom les anciens, que nous reste-t-il ? Quatre chants, dont un encore est contesté, et une dizaine de fragments. En tout, quelques pages à peine, sauvées du grand naufrage par divers orateurs, historiens, philosophes et grammairiens de l'antiquité.

La seconde faute est à l'homme. *Homo edacior*, ajoutait l'adage latin ; et l'incurie humaine complète les injures du temps. Sur nos programmes universitaires, tant de fois, hélas ! remaniés, le nom de Tyrtée n'a jamais brillé que par son absence. On a toujours, jusqu'ici, semblé craindre pour la jeunesse la contagion de cette ardeur héroïque et guerrière ; on a semblé redouter pour elle l'écho de ces vers, tout brûlants encore du souffle patriotique qui les a dictés. N'est-ce pas là un tort et un tort grave peut-être ? N'est-il pas à craindre, en un mot, ce que l'enfant n'a pas appris, que l'homme ne le sache jamais ? « Qui peut, dit Bossuet, mettre dans

l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'État la plus propre à produire de grands hommes. . . , qui font la force d'un empire. »

Les poètes du siècle d'Auguste possédaient encore l'œuvre entière de Tyrtée. Virgile, et, plus tard, Silius Italicus, lui ont fait plusieurs emprunts dans leurs descriptions de bataille; Properce en a imité quelques vers, et Horace, qui aimait le courage, à ses heures, et le louait volontiers, du moins chez les autres, Horace n'a pas hésité, dans son *Art poétique*, dans ce Livre d'or de la poésie ancienne, à donner au vieil aède ses lettres de noblesse, et à placer le nom de Tyrtée à côté de celui d'Homère :

Aux accents d'Homère et de Tyrtée,
L'âme des vieux héros, aux combats excitée,
Tressaillait .

La tradition historique ne les a pas moins

*Insignis Homerus
Tyrtaeusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit.*

rapprochés que la critique littéraire. Tous deux se perdent dans la nuit des temps héroïques, et leur nom appartient à la légende autant qu'à l'histoire. Tous deux virent, croit-on, le jour en Ionie : Homère à Smyrne*, Tyrtée à Milet. Tous deux furent, dit-on, errants et pauvres : Homère était mendiant, Tyrtée maître d'école. Tous deux disgraciés de la nature : Homère aveugle, Tyrtée boiteux et borgne... , d'autres disent louche, comme si l'on eût voulu lui reprendre d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre. Tous deux, en leur qualité de poètes, réputés assez peu sains du cerveau ; de l'un et l'autre enfin on peut dire, comme Lamartine d'Homère :

..... L'univers de tes traces rempli
T'accueillit comme un dieu... par l'insulte et l'oubli !

Puis éclatèrent les Guerres messéniques. La pauvre Messénie, cette Pologne de l'antiquité, se débattait alors sous l'ongle de fer de Sparte. La lutte, ou plutôt la lente agonie de l'héroïque petit

* Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.

peuple ne dura pas moins de trois quarts de siècle (743-668). Deux guerres, deux longues et merveilleuses *Iliades* ; deux héros, deux Achilles, Aristodème et Aristomène ; deux rocs, double écueil, où, comme aux pieds du mont Ida, vint, après des prodiges inouïs de vaillance, se briser par deux fois la fortune de Messène : Ithôme et Ira. Il semble, tant le parallélisme est exact et fidèle, que ce soit la même histoire dédoublée, en quelque sorte, et qui nous est deux fois racontée. Il n'est pas jusqu'aux noms de la prêtresse Archidamie et de la jeune Messénienne qui ne viennent, comme celui de Briséis, jeter sur d'héroïques infortunes le charme d'un reflet poétique et d'un romanesque intérêt. Histoire ou plutôt poème à qui rien, en effet, n'a manqué... qu'un Hérodote ou qu'un Homère.

Mais un moment vint que la fortune sembla lasse de persécuter les Messéniens. Les Spartiates, à leur tour, furent vaincus ; vaincus et découragés. Il fallut même que ce découragement fût bien profond, pour que l'orgueil de Sparte ait à ce point fléchi, qu'elle ne craignit pas de se tourner suppliante vers son ennemie séculaire, vers Athènes.

L'oracle de Delphes avait parlé ; la crainte peut-être parlait plus impérieusement encore. Il fallut obéir et s'humilier devant l'odieuse rivale. Il fallut implorer d'elle un général qui ramenât la fortune. Pour comble de honte, les Athéniens, jaloux et railleurs, leur dépêchèrent un maître d'école borgne, boiteux et imbécille. C'était Tyrtée.

On sait le reste ; la voix du maître d'école souffla aux Spartiates son ardeur guerrière, et releva le courage des vaincus. Bientôt, la trahison du roi d'Arcadie aidant, ce fut au tour de Messène de plier sous son adversaire ; mais elle ne plia qu'en tombant morte à ses pieds.

J'ai quelque regret, je l'avoue, entre Messène et Sparte, entre la victime et le bourreau, de voir Tyrtée prendre parti contre la première, et mettre son génie et son bras au service d'une cause qui n'était ni celle du droit ni celle de la liberté.

Il est vrai que l'écrivain à qui nous devons le récit de ces guerres a puisé lui-même l'histoire qu'il nous en a transmise, sous le titre de *Messeniaca*, à la source de légendes fabuleuses et de poétiques fictions. Pausanias n'a guère que traduit en prose l'épopée de Rhianus, à qui il a tout emprunté,

jusqu'au titre de son poème. Ajoutons que Rhianus était Crétois, et l'on sait quelle était la réputation des Crétois dans l'antiquité.

Ici, comme toujours, la poésie a donc précédé l'histoire. Puis les critiques sont venus, qui expliquent tout, dissèquent tout, dessèchent tout, femme et fleur, et jettent l'âme et la vie au creuset de l'analyse. Si l'on en croit ceux-ci, tous les détails, qui nous ont été transmis sur Tyrtée et sur son époque, ne doivent être considérés que comme autant de mythes et de symboles plus ou moins transparents.

Tyrtée n'était pas, à vraiment parler, un *Grammatodidascalos*, comme disaient les Grecs, enseignant à lire aux petits enfants, mais une façon de maître en l'art d'écrire, un poète ayant ses disciples, comme V. Hugo les siens ; en un mot, un *maître d'école*, non, mais un *chef d'école*.

Si, d'autre part, on a dit de lui qu'il était boiteux, ce n'était qu'une manière de parler, une allégorie ingénieuse rappelant seulement le rythmé particulier de sa versification. Tyrtée le *boiteux*, c'est Tyrtée le *poète élégiaque* ; cela est clair comme le jour. On pourra objecter que, dans l'*Iconographie*

grecque de Visconti, dont nous avons extrait le médaillon gravé en tête de ce volume, le savant antiquaire, frappé, non sans raison, de la lourdeur et de l'incorrection des jambes, est tenté de voir dans ce défaut une préméditation de l'artiste, et une allusion à la claudication du poète ; mais il est bien évident que M. Visconti se trompe.

Dire que Tyrtée était borgne, cela revient, non moins évidemment, à dire que, sans lui, la ruine de Sparte eût éteint l'un des deux yeux de la Grèce. C'est, en quelque sorte, le mot de Cimon fait homme.

Sa réputation de cerveau troublé se doit tout aussi naturellement entendre, au dire du biographe Sicard, de son *exaltation poétique* ; et tout s'explique si bien, en un mot, que Tyrtée, son histoire, sa personne, tout s'en va se fondre pêle-mêle et se perdre dans les vagues et molles vapeurs des *ingéniosités* germaniques. Les guerres mêmes de Messénie disparaissent à demi et s'effacent dans une sorte de lointain nuageux et flottant, où la limite devient difficile à établir entre la fiction et la réalité. Si bien, pour conclure, que, de toute cette histoire, ce qu'il y a de plus certain encore, c'est Tyrtée ; ce qu'il y a de plus vrai, ce sont ses poèmes.

On ne peut que renvoyer à l'excellente *Histoire de la Littérature grecque* de M. Pierron, pour le détail technique des mètres adoptés par le poète, et pour les motifs qui, dans quelques-unes des chansons guerrières que nous n'avons plus, lui avaient fait préférer à tout autre le rythme égal et uniforme du mètre anapestique; mètre tout lyrique, plus léger que le spondée, et, par les deux brèves qui le commencent, mieux fait que le dactyle et que l'iambe lui-même, pour marquer la mesure, et soulever de terre le pied du combattant. De là le nom d'*Embateria* ou *Marches* donné à ces chants de guerre, que l'armée entonnait en chœur, en marchant au combat.

Tyrtée, comme Homère, plus qu'Homère lui-même, fut l'idéal de l'aède héroïque, du véritable chantre de l'antiquité. La Grèce alors ne séparait pas la vertu guerrière de l'inspiration poétique, ni le *bien faire* du *bien dire*. Aussi Pindare et Terpandre, qui fut l'inventeur de la lyre à sept cordes, avaient-ils raison, quand ils faisaient de la poésie et de la musique les inséparables compagnes de la guerre.

« Pour ceste cause, dit Amyot (traduction de Plu-

tarque, *Lycurgus*), en toutes leurs guerres, quand ils (les Lacédémoniens) venoyent à donner une bataille, le roy sacrifioit premierement aux Muses, pour r'amentevoir aux combattants, comme il me semble, la discipline en la quelle ils avoyent esté nourris, et les iugements, affin qu'au plus fort et plus dangereux de la meslée, ils se representassent devant les yeulx des souldards, et feussent cause de les inciter à faire actes dignes de memoire.... Bref, qui regardera de pres les œuvres et compositions des poetes Laconicques, dont il se treuve encores quelques-unes, jusques au temps present, et considerera la note qu'ils faisoient sonner avecques des flustes, au son et à la cadence de la quelle ils marchoyent en bataille, quand ils alloient chocquer l'ennemy, il trouvera que ce n'est pas sans raison que Terpander et Pindarus conjoignent la hardiesse avecques la musique. Car Terpander, parlant des Lacedaemoniens, dict en un endroit :

C'est où florit la hardiesse unie
 En guerre avec musicale harmonie :
 Où regne aussi justice plantureuse.

« Et Pindarus, parlant d'eulx-mesmes, dict :

Là sont sages les vieillards,
Les jeunes preux et gaillards,
Qui savent baller, chanter,
Et leur ennemy dompter.

« Par les quels temoignages il appert que l'un et l'austre les faict et descript aimant la musique et les armes tout ensemble : car, ainsy comme dict un austre poëte Laconicque,

Sçavoir doucement chanter
Sur la lyre de beaulx carmes,
Siet bien avec le hanter
Vaillamment le faict des armes. »

Chanter et hanter le faict des armes, chanter et combattre, ce fut autrefois tout Tyrtée, comme, de nos jours, tout Rouget de l'Isle. Et ce n'est point là le seul rapport entre l'auteur de l'*Eunomia* et le chantre de la *Marseillaise*. On sait que, non moins que Tyrtée, celui-ci longtemps eut les persécutions, l'oubli et la pauvreté en partage ; de tous deux quelques vers surnagent à peine avec leur nom, et la Strophe des Enfants, dans la *Marseillaise*, rappelle le chœur des jeunes Spartiates, dans le chant que Plutarque nous a conservé :

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons...

Mais les honneurs qui entourèrent, à Sparte, les derniers jours du vieil aède, la France les a enviés à son Tyrtée. La vieillesse de Rouget de l'Isle s'écoula dans la solitude et l'abandon. Une tardive pension, accordée par le gouvernement de Juillet, suffit à peine à écarter l'indigence de son chevet, et les anciens de Choisy parlent encore, avec une sorte d'intérêt attendri et de respectueuse compassion, de ce grand vieillard passant, triste et silencieux, sous sa longue lévite brune, et qui s'éteignit obscurément, seul avec ses héroïques souvenirs ; oublié, mais n'oubliant pas.

Au déclin du second empire, l'auteur visitait, dans un pieux pèlerinage, la simple pierre blanche inclinée qui recouvre le chœur de *la Marseillaise*. Nulle autre défense qu'une verte ceinture de buis et de lierre ; nul autre ornement que son nom ; nul autre titre que celui de son hymne immortel, hélas ! et trop longtemps oublié.

Ce chant qui, pareil à ceux de Tyrtée, commanda tant de fois la victoire, on s'en souvint au dernier

jour. On crut imiter les anciens rois, qui, à l'heure des grands périls, déployaient l'oriflamme cachée au fond du sanctuaire. Mais le sanctuaire était vide, le temple muet, l'autel éteint et la foi morte; tuée par ceux-là mêmes qui lui faisaient un appel suprême et désespéré.

Quelques mois après, les armées allemandes investissaient Paris ; et, quand l'armistice en rouvrit les portes ; quand l'auteur put de nouveau se diriger vers le cimetière de Choisy, que l'ennemi avait occupé, la tombe du grand patriote avait été dépouillée, le buis et le lierre, qui l'entouraient, arrachés par des mains allemandes, et la dalle tumulaire noircie par le feu des bivacs prussiens.

De cette pierre étroite, dévastée et muette, un cri cependant semblait sortir : « Français, souvenez-vous ! » La terre sur laquelle elle repose est redevenue française. Mais quand le pied de l'Allemagne cessera-t-il de fouler celle où éclatèrent, pour la première fois, les notes de *l'Hymne de la patrie* ; la terre des chantres inspirés et des héros ; la terre d'où sont sortis *la Marseillaise*, Fabert, Ney et Kellermann ; la patrie de Jeanne Darc et de Kléber ; cette terre si profondément française, ce sang de

notre cœur, cette chair de notre chair, ce lambeau, comme sous le couteau de Shylock, taillé, pour payer notre dette, dans la poitrine même de la France? Quand l'Allemagne comprendra-t-elle que l'on a beau hérissier le sol de forteresses, suer, entasser bastilles sur bastilles, les âmes sont plus fortes que les pierres, et, comme Milan et Venise pour l'Autriche, que Metz et Strasbourg, restées de cœur éternellement françaises, ne seront jamais, pour elle aussi, qu'une possession précaire, un embarras et un danger?

Deux mots seulement, pour finir, du texte qui a été suivi, et du système de traduction qui a été adopté.

Le texte est celui de Klotz (Altinbourg, 1764 et 1767), *Tyrtæi quæ supersunt omnia collegit, commentario illustravit, edidit Christianus Adolphus Klotzius*. Les quatre chants principaux et les fragments sont maintenus dans l'ordre où le savant éditeur les a placés. Les seuls changements apportés

à l'édition de Klotz sont, en tête de chaque pièce, l'addition du titre et de l'épigraphe, et, dans le texte, les quatre modifications suivantes :

1° Pour le premier vers de *la Messénienne*, la substitution à la leçon donnée par Klotz de celle que lui-même accepte comme plausible (*quod non displicet*), et qui est conforme au texte de Pausanias (*Messeniacæ*, chap. xv, § 2) ;

2° La réunion en une seule pièce (*l'Esclave*) de deux fragments séparés par Klotz, quoique extraits du même passage de Pausanias (*Messeniacæ*, chap. xiv, § 5) ; et, dans la même pièce, au troisième vers, l'introduction dans le texte d'une correction rejetée par Klotz dans une note ;

3° Pour le premier vers de *l'Eunomia*, fragment tiré du *Lycurgue* de Plutarque, la substitution à la leçon donnée par Klotz, et que lui-même rejette et condamne (*lectio prorsus rejicienda*), de la leçon que plusieurs éditeurs ont préférée, notamment Dacier et Firmin Didot ;

4° La réunion en un distique (*Portrait d'un guerrier*) d'un hexamètre et d'un pentamètre que Klotz a dépareillés.

Dans tout le reste, le traducteur a fidèlement suivi

l'éditeur allemand. Quant à la traduction, le mètre adopté est celui qu'André Chénier et Auguste Barbier ont consacré, et qui paraît de tous le plus apte à reproduire le rythme du distique ancien.

« De tous les livres à faire, dit Lamartine, en parlant de lui-même, le plus difficile, à mon avis, c'est une traduction. » Hélas ! que sera-ce donc des autres ?

En second lieu, il n'en va pas ici comme d'une œuvre connue, mille fois éditée, mille fois traduite, comme des *Odes* d'Horace, par exemple, éternelle récréation des officiers au repos ou des magistrats en vacances. Malgré la traduction du bon Poinciset dans *les Muses grecques* (1771), et une autre, plus récente, de Firmin Didot (1826), celle-ci (il n'est fait ici mention, bien entendu, que des traductions en vers) peut être considérée comme une nouvelle venue. L'auteur a donc cru qu'il convenait, avant tout, de répandre le goût du poète qu'il traduisait, et, pour cela, sans substituer toutefois l'inspiration personnelle du traducteur à celle de l'écrivain original, de s'attacher moins encore à la note particulière qu'au ton général, moins au mot qu'à l'idée, moins à l'image qu'au mouvement.

D'autres viendront après lui et feront mieux sans doute. Heureux du moins sera-t-il, s'il n'a pas trop altéré, en le traduisant,

Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines !

comme disait le doux Chénier, grec par son génie autant que par sa mère ; heureux surtout, s'il peut contribuer par ses efforts, éveillant une ardeur que satisferont de plus habiles, à faire connaître et aimer celui que le divin Platon proclamait *le plus divin des poètes*, et Léonidas, *le plus apte à allumer au cœur des jeunes hommes le saint enthousiasme de la patrie !*

Firmin Didot, en 1826, dédiait sa traduction aux Grecs. Je dédie la mienne à Victor Hugo et à la France.

A. P. de M.

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ.

Rouen, 8 mai 1879.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

IV. — LE BOUCLIER



Ἄτὰρ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι
Ἐπληντ' ἀλλήλησι, πολὺς δ' ὄρυμαγδὸς ὀρώρει.

HOMÈRE.

Ἡ τάν, ἢ ἐπὶ τάν.

MOT DES MÈRES SPARTIATES.

Jusques à quand, au sein d'une molle indolence,

Languirez-vous ainsi plongés?

Quand reprendrez-vous cœur? Redoutez-vous la lance

Ou le glaive des étrangers?

Tandis que de la paix vous savourez l'ivresse,

Arès en feu de tous côtés

Se déchaîne, et, portant l'égide vengeresse,

Parcourt ces bords épouvantés.

Jeunes gens! levez-vous; de votre âme engourdie

Secouez la lâche torpeur.

L'ennemi va partout promenant l'incendie :

L'ennemi fort de votre peur !

Il est doux, il est beau, mourant pour sa patrie,
D'user jusqu'à son dernier dard.
Il est doux d'expirer pour sa femme chérie,
Pour ses enfants au bleu regard.
Aux armes! Et bravons la pâle mort. La Parque,
De fer on a beau se couvrir,
D'un inflexible doigt, au livre fatal marque
L'instant où nous devons mourir.
En avant! Le combat commence. Sans murmure,
Allez, et du glaive brillant
Armez-vous, et, debout, sous l'éclatante armure
Réchauffez votre cœur vaillant.
Sous le bouclier rond qu'un triple airain protège,
Le brave se tient calme et fort.
Nul, son père eût-il place au céleste cortège,
Ne peut échapper à la mort.
L'Heure ailée, en son vol, porte aux plis de sa robe
Le destin prêt à s'accomplir.
C'est en vain qu'en fuyant le lâche s'y dérobe.
Le brave l'attend sans pâlir.

Hélas ! celui souvent qui par la plaine échappe

A l'ennemi victorieux,

Expire à son foyer, sous la main qui le frappe,

Percé de coups inglorieux.

Il n'en va pas ainsi du combattant qui tombe

Dans la mêlée, au premier rang.

Le peuple tout entier, grands, petits, vers sa tombe

S'empresse et s'assemble en pleurant.

Egal aux demi-dieux, vivant, on le vénère ;

Mort, sur les peuples d'alentour,

De loin, aux yeux de tous, sa gloire centenaire

Apparaît ainsi qu'une tour.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

Δ. — Η ΑΣΠΙΣ.

Μέχρις τεῦ κατάκεισθε ; κότ' ἄλκιμον ἔξετε θυμόν,

᾽ὦ νέοι, οὐδ' αἰδεῖσθ' ἀμφιπερικτίονας

᾽Ὡδε λίην μεθίεντες ; ἐν εἰρήνῃ δὲ δοκεῖτε

Ἦσθαι, ἀτὰρ πόλεμος γαῖαν ἅπασαν ἔχει.

.

Καὶ τις ἀποθνήσκων ὕστατ' ἀκοντισάτω.

Τιμῆν τε γάρ ἐστι καὶ ἀγλᾶν ἀνδρὶ μάχεσθαι

Γῆς περὶ, καὶ παιδῶν, κουριδῆς τ' ἀλόχου

Δυσμενέσιν· θάνατος δὲ ποτ' ἔσσεται, ὅπποτε κεν δῆ

Μοῖραι ἐπικλώσωσ'· ἀλλὰ τις ἰθὺς ἴτω

Ἐγχος ἀνασχόμενος καὶ ὑπ' ἀσπίδος ἄλκιμον ἦτορ

Ἐλσας, τὸ πρῶτον μιγνυμένου πολέμου.

Οὐ γάρ κως θάνατόν γε φυγεῖν εἰμαρμένον ἐστίν

Ἄνδρ', οὐδ' εἰ προγόνων ἦ γένος ἀθανάτων.

Πολλάκι δηϊοτῆτα φυγῶν καὶ δοῦπον ἀκόντων

Ἐρχεται, ἐν δ' ὀικῶ μοῖρα κίχεν θανάτου.

Ἄλλ' ὁ μὲν οὐκ ἔμπας δήμῳ φίλος οὐδὲ ποθεινός,
Τὸν δ' ὀλίγος στενάχει καὶ μέγας, ἦν τι πάθῃ·
Λαῶ γὰρ συμπάντι πόθος κρατερόφρονος ἀνδρὸς
Θνήσκοντος· ζώων δ' ἄξιος ἡμιθέων.
Ὡσπερ γὰρ μιν πύργον ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὀρῶσιν,
Ἔρδει γὰρ πολλῶν ἄξια μῶνος ἐών.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

VII. — Page 59.

LE BOUCLIER

L'auteur n'a pas hésité à conserver, sous le nom de Tyrtée, cette pièce attribuée à Callinus par le compilateur Stobée, et, par d'autres critiques, à Callimaque. L'étroite parenté d'idées et d'images qu'elle offre avec les trois pièces précédentes indique évidemment la même inspiration ; de même que plusieurs fragments de vers, qui se rencontrent, sans nul changement, et dans ces pièces et dans celle-ci, trahissent manifestement la même main.

Remarquons, en passant, ces répétitions d'images, de mots, de vers entiers qui sont un des caractères de l'ancienne poésie héroïque, un des charmes de la lecture d'Homère et de Tyrtée.

VIII. — Page 71 .

L'EUNOMIA

Ce fragment, cité par Plutarque dans la vie de *Lycurgue*, passe généralement pour un fragment de l'*Eunomia*. Je n'ai pas, bien entendu, à discuter l'idéal de gouvernement proposé par le poète. Je n'apprécie pas, je traduis.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE

Étude sur Tyrtée.	7
Préface de Klotz.	25
Prologue	33

CHANTS GUERRIERS

Le Clairon.	41
La Lance	47
L'Épée	53
Le Bouclier.	59

FRAGMENTS

La Messénienne	67
Les Héraclides.	68
L'Esclave	69
Chant de victoire.	70
L'Eunomia.	71
Hymne.	72

Portrait d'un guerrier	73
Le Mercenaire.	74
Epilogue.	75
Texte latin de la <i>Préface</i>	83
Texte grec des <i>Chants guerriers</i> et des <i>Fragments</i>	85
Notes.	103

